



La couleur cachée du ciel

Vlad Oberhausen

Chaque matin, le soleil bleu se lève dans le ciel uniformément gris.

Sa chambre, comme les autres, bénéficie d'une large baie vitrée donnant sur l'est afin qu'il puisse contempler ce spectacle : chaque matin, il se désole de ce bleu clair, limpide, parfait comme un mélange chimique, une émotion de laboratoire.

Cela fait quatre-vingt-seize jours que L. vit là ; il préfère se tourner contre le mur, bleu lui aussi, et baisser les paupières. En passant la main sur sa nuque endolorie, il sent la balise d'acier inoxydable, grande comme un jeton d'hypermarché, qui y a été insérée peu après ses deux ans. L. a toujours voulu l'arracher, mais s'en défaire signifie la mort. Il ne supporte pas qu'on lise dans ses pensées : c'est précisément ce qui l'a mené ici, ce qui lui coûtera la vie si, d'ici quatre jours, il ne parvient pas à chasser la couleur rouge de son esprit.

Depuis plus d'un siècle, le bleu avait été décrété couleur d'État ; le blanc et le noir demeuraient très utilisés, de même que le vert, le violet et le jaune, mais l'on ne tolérait qu'à peine l'orange et le rose. Pour toute utilisation de ces deux couleurs, dites marginales, une lettre de justification devait être transmise au préalable au Service de Contrôle Chromatique, lui seul étant habilité à délivrer le certificat d'agrément accordant leur emploi. Le rouge, lui, était interdit, sans qu'aucune loi ne l'affirme aussi clairement.

Cette mesure de prophylaxie, qui selon les rares documents d'époque conservés avait été mal perçue alors par certains, visait à éradiquer de la société l'insupportable violence qui la gangrenait. Des études avaient en effet démontré que la vision de la couleur rouge était un facteur déclenchant dans les cas de comportements agressifs et querelleurs. La population avait compris la nécessité d'une telle disposition : la violence constituait un fléau quotidien que l'État se devait de juguler. Aucune censure ne fut pratiquée. On laissa la mention du rouge et sa couleur brutale dans les œuvres antérieures, et l'on se garda d'empêcher quiconque de l'utiliser. On encouragea en revanche la généralisation du bleu à travers les modes

vestimentaires, la télévision, la publicité et les différents moyens de communication. Le rouge passa pour obsolète, désagréable à l'œil, néfaste et nocif : peu à peu, il disparut. Les gens n'éprouvaient plus le besoin de le voir ou de l'utiliser.

Les rubis perdirent de leur valeur ; les colorants pourpres furent retirés du marché faute de clients ; quant à ce que la nature pouvait produire de rouge, pas une plante ne put conserver sa coloration d'origine après la modification génétique appropriée. À l'automne, les arbres déployèrent des trésors d'imagination chromatique, les feuilles mortes étalées au sol se drapant des nuances d'un arc-en-ciel dépourvu du rouge et du magenta. Il n'y eut bientôt plus que deux cas problématiques : le soleil et le sang. Plusieurs projets expérimentaux furent menés, sur des rats, des singes et des cochons, afin de changer la composition du sang, et l'on constata que cela ne poserait pas de difficultés majeures à le rendre vert. On hésita néanmoins à pratiquer à grande échelle cette mutation, cela ne réglant en rien la question du soleil, insolemment rougeoyant à son lever.

La solution apparut enfin, évidente.

On savait que la sensation de couleur dépendait à la fois de la lumière émise et de la manière dont l'œil et le cerveau la recevaient : puisque l'on ne pouvait agir sur cette lumière, il suffisait d'adapter le regard aux exigences nouvelles. En sa partie centrale, le fond de l'œil est tapissé par la fovéa, où la vision est la plus précise, celle-ci possédant sept millions de cônes rétinien. Parmi eux trois types se distinguent, sensibles aux trois couleurs fondamentales recréant les autres par mélange. Le reste fut enfantin : une microchirurgie du nerf optique permit de conserver la perception du rouge lorsqu'elle servait à élaborer d'autres couleurs, et à la remplacer par celle du bleu quand elle se manifestait de façon trop pure. Cette intervention sans risque fut pratiquée sur toute la population, en parallèle avec la modification du code génétique, réalisée à même l'embryon, afin que les enfants à naître puissent à leur tour transmettre cette caractéristique à leurs descendants. La réussite de l'entreprise fut totale : au bout d'une génération, aucun citoyen n'était plus en mesure de voir la couleur rouge.

La nuit pourtant, certains rêvaient sans le savoir à ce qu'ils n'avaient jamais vu, à ce qu'ils ne verraient jamais qu'en pensée.

Le sang était d'un beau bleu marine tirant sur le cyan, une couleur reposante, apaisante, qui donnait envie de s'ouvrir les veines ; les suicides n'étaient pas pris en compte dans les statistiques sur la violence établies par le gouvernement.

Plus jeune, L. aimait beaucoup la couleur de son sang : il devait avoir quatre ou cinq ans quand cette couleur si particulière le marqua, après une chute anodine sur du gravier. Sa teinte douce avait à elle seule dissipé ses pleurs, qui, bien qu'abondants ce jour-là, avaient disparu de sa mémoire aujourd'hui. Plus tard, en feuilletant par curiosité un livre jauni trouvé en haut d'une étagère de la bibliothèque municipale, il apprit que les couleurs perçues par sa rétine étaient aussi fausses que celles que l'on pouvait observer sur les photos retouchées de phénomènes stellaires. Tout comme le soleil, son sang n'était pas bleu. Il était rouge. Quelque chose de plus foncé que le jaune, l'orange et le rose. L. n'en avait jamais entendu parler.

Il ne se passa pas une journée sans que L. n'y pense, tout en étant incapable de se le figurer vraiment, ce qui le mit durant toute son adolescence à l'abri du contrôle constant des fonctionnaires de la pensée. Un matin, peu après son dix-huitième anniversaire, deux agents vinrent le chercher. L. les suivit sans comprendre, ignorant qu'il ne verrait jamais plus le soleil bleu qu'à travers une large baie vitrée.

Malgré toutes les précautions prises par le pouvoir en place, la violence n'était pas éradiquée pour autant : des actes criminels étaient encore commis. Le rouge n'existait plus mais les gens le concevaient toujours, habités par le germe écarlate du désir et de la mort.

C'est à ce moment-là que des chercheurs mirent au point les balises, partie émergée de l'iceberg, puces métalliques rondes servant d'émetteurs insérées à la base de la nuque. Derrière elles, c'était tout le fleuron de la nanotechnologie qui se mettait en place : des nerfs artificiels, semblables à des fibres transparentes, remontaient avec les véritables jusqu'au cerveau. Reliés à la zone appropriée, ils transmettaient grâce à la balise les informations chromatiques qui y étaient décodées, non plus celles vues mais celles *imaginées*. À chaque instant, les agents de l'État qui s'occupaient du traitement de ces données savaient à quelles couleurs pensaient leurs concitoyens ; des légendes urbaines racontaient même que c'étaient toutes les idées humaines qui étaient disséquées par ce biais.

Le rouge fut déclaré ennemi du progrès, de la civilisation : il était admis que ceux qui pensaient à la couleur rouge pensaient différemment, et que cette anomalie

se solderait tôt ou tard par des comportements déviants. On accepta sans heurts les effets de telles constatations. Suite à l'invention des balises, et à leur généralisation au moyen d'une opération gratuite et indolore réalisée dès l'âge de deux ans, d'importants bouleversements se produisirent. Officiellement, il n'y avait plus de crimes, ou très peu ; il n'y avait donc pas besoin de procès ni de tribunaux, que l'on supprima. Les prisons furent remplacées par des centres, dits de « rectification morale ». On y logeait pour cent jours les rares individus coupables de vols, de violences, de subversion ou de « pensées chromatiquement déviantes », visualisation mentale de la couleur rouge contraire aux bonnes mœurs.

Toute personne arrêtée était coupable : une fois interpellée par la police, elle était déférée devant la dernière entité judiciaire existante, le Service de Standardisation Mentale où œuvraient les fonctionnaires de la pensée. Ils avaient la lourde tâche de contrôler les courbes chromatiques des personnes résidant dans leur juridiction, renseignements communiqués via les balises par le truchement d'antennes-relais. En cas de production d'une pensée déviante durant plus de trois minutes par jour, sommeil compris, ils n'avaient d'autre solution que de prévenir les autorités compétentes pour procéder à l'arrestation. Face au coupable, ils lui notifiaient son infraction et lui assignaient un numéro de chambre en centre de rectification, la plupart du temps dans le même immeuble, où il séjournerait pour les cent prochains jours correspondant à sa période de normalisation.

Confiné dans une pièce de neuf mètres carrés aux parois bleues, avec douche et commodités, sa seule activité serait de réfléchir. Après cent jours passés sans voir aucune présence humaine, en dehors de la main glissant à heures fixes un plateau repas à travers la fente de la porte, il serait de nouveau présenté au fonctionnaire de la pensée en charge de son cas. Si ses courbes chromatiques justifiaient au moins quatre-vingt-dix jours de pensée uniforme, où la visualisation mentale de la couleur rouge n'excède pas trois minutes, il serait libre ; dans le cas contraire, sa dangerosité reconnue pour la société obligerait le préposé à oblitérer son dossier du tampon du Service de la Protection Civile.

On l'exécuterait dans l'heure.

Au centième jour, L. ne se nourrit pratiquement plus.

Il craint le verdict du fonctionnaire de la pensée qu'il a rencontré après son arrestation : un homme replet, courtaud, péremptoire, un crapaud lunetté rempli de certitudes engoncé dans le costume suranné d'un agent des impôts.

Au début de sa réclusion, pour la première fois de sa vie, L. était heureux. Il avait réussi à recréer le rouge qu'il désirait tant, par la seule force de sa pensée. C'était pour lui une victoire sur le monde : ce qu'on leur cachait, ce que l'on ne pouvait pas voir, il l'avait engendré. Cet orgueil créateur ne résista pas longtemps à son isolement : très vite, la peur de trop penser au rouge, et d'en mourir, le dévora. Plus il avait peur plus il pensait au rouge, et plus il y pensait plus il avait peur : ce diallèle le conduisit à croire que personne n'avait jamais quitté un centre de rectification.

Centième matin. Le soleil est toujours bleu. La journée se passe comme d'habitude jusqu'au soir. Les agents arrivent à vingt-deux heures ; L. emprunte avec eux un lacs de couloirs pour parvenir à la salle découverte trois mois auparavant. Le premier agent frappe deux coups secs : une voix nasillarde somme L. d'entrer, le second ouvre la porte et le précipite à l'intérieur. L'homme trapu aux grosses lunettes rondes l'attend derrière un bureau trop grand pour lui, encombré de dossiers. Il fronce les sourcils, prend la chemise marquée de son numéro de chambre et s'adresse à L. sans le regarder :

« Asseyez-vous. Bien. J'ai eu le temps de consulter votre dossier. Je dois dire qu'en dix ans je n'ai jamais vu pareille abomination. Il n'y a pas un seul jour sans pensées déviantes prolongées. Dans votre sommeil surtout. Ce n'est pas une excuse. C'est même pire. Cela en dit long sur la nature réelle de vos penchants. Chez une personne aussi jeune, croyez bien que cela à quelque chose de désolant et même de, comment dire, terriblement inquiétant pour notre société. Il n'y a rien de plus à ajouter. (Il appose un tampon sur la couverture cartonnée, faisant apparaître les lettres S, P et C à l'encre noire.) Tenez. Vous pouvez partir. »

L. sort par là où il est entré : dehors, deux agents différents de ceux qui l'ont escorté l'attendent. Les trois lettres capitales sont immédiatement visibles sur le dossier qu'il tient à deux mains, comme si des menottes lui entravaient les poignets. On le conduit dans une salle qu'il ne connaît pas. On lui dit d'attendre. L. hoche la tête. Il se sent fatigué. Quelques minutes s'écoulent. Deux nouveaux hommes entrent et le mènent à une autre pièce, plus petite, entièrement bleue, qui lui rappelle sa chambre numérotée. L'installation se trouve au milieu. À la place de la baie vitrée s'étend la surface sombre d'une glace sans tain : derrière, une assemblée de citoyens

ordinaires a été convoquée par courrier recommandé pour voir ce qu'il advient de ceux qui pensent au rouge.

On le fait avancer.

L. ne se débat pas quand on le met à genoux, ni lorsqu'on appuie sur ses épaules pour poser son cou dans la lunette de la guillotine, sous la lame en biais du couperet. Le clapet se referme. L. n'a pas vraiment peur. Il pense au soleil. Il aimerait le voir une fois, rien qu'une fois, sous sa véritable couleur. La lame descend entre les glissières verticales accompagnée d'un bref sifflement. La tête tombe. L'assemblée applaudit comme un seul homme. Et le sang rouge vif, que personne ne veut voir, grossit à déraison sur le sol impeccablement bleu.